

Danse, sinon nous sommes perdus...

À Sarcelles, une troupe de demandeurs d'asile met en danse et en mots ses petites « Épopées », de celles qui font la grande Histoire.

En cet après-midi estival, ils sont une dizaine de demandeurs d'asile du Centre d'accueil de demandeurs d'asile de Sarcelles (95), géré par France Terre d'asile, à se retrouver à la MIC pour participer aux ateliers de danse et d'écriture animés par la jeune chorégraphe Lou Cantor assistée de l'auteure Rozenn Le Berre (1). Mohamed est le seul à être à l'heure. Il maîtrise difficilement le français, mais Lou articule et les sourires échangés font le reste. Formée en danse classique et contemporaine au conservatoire de Lyon et à Angers, et en danses africaines à l'École des Sables au Sénégal, la chorégraphe donne aussi des cours d'alphabétisation. Ce sont ces diverses expériences et son altruisme qui lui ont donné l'envie de travailler avec des publics « empêchés ».

Chorégraphie d'exil

S'inspirant de la pièce *Mass B*, de la compagnie Fêtes Galantes-Béatrice Massin dont la danseuse fait partie, et qui a pour thème l'exode, elle a eu l'idée d'*Épopées*, en tant que chorégraphe. Une pièce, mêlant danse et récits, présentée pour la première fois au festival *C'est pas du Luxe !*. « Pour moi *Épopées* c'est raconter les histoires de ces personnes, qui peuvent tordre le ventre lorsqu'on les entend et à côté faire des danses joyeuses », explique-t-elle. Et de se référer à une citation de Louise Michel (la Commune 1898) : « Dans cet enfer, comme aujourd'hui, les poètes chantaient l'épopée qu'on allait vivre et mourir ; les uns en strophes ardentes, les autres avec un rire amer. »

Les volontaires sont originaires de Gambie, du Congo, du Soudan, du Tibet, du Rwanda, du

Sahara, du Yémen, d'Angola, d'Iran ou encore de Guinée Conakry, des hommes et des femmes aux parcours singuliers mais qui se retrouvent dans l'exil. « C'est une pièce, mais ça n'est pas que ça. Il s'agit de faire monter une énergie et de danser sur des récits... », note la chorégraphe qui, par sa bienveillance, veut insuffler avant tout du plaisir à sa troupe d'amateurs. Pour Moktar, guinéen, c'est important d'être là : « Je n'aime pas trop danser, mais il est bon d'être en contact avec les autres, car si on échange peut-être, alors, on pourra se comprendre. C'est un pas vers une intégration aussi. »

Poser les mots

Aujourd'hui, comme Aline et Cathy, Moktar a choisi l'écriture avec Rozenn. Mohamed, Moussa, Écar et Gabriel ont, eux, opté pour la danse. Du haut de leurs 9 et 12 ans, Écar et Gabriel sont les plus jeunes du groupe. Les deux frères faisaient partie d'une école de danse en Angola, avant de quitter leur pays. Pour débiter la séance, Lou choisit des musiques entraînantes. En binôme, chacun tente de chorégrapier les différentes manières de se dire bonjour dans le monde. Et selon, les salamaecs peuvent s'éterniser... Ce qui fait rire Moussa. « Super, on a notre première chorégraphie les gars ! », se félicite Lou. Les exercices et les musiques s'enchaînent, de la rumba congolaise à Brassens en passant par les Beatles et Brel.

Certains sont gênés par la présence d'un journaliste. Lou les invite alors à fermer les yeux pour lâcher prise, « comme ça on oublie qu'il y a des gens », rassure-t-elle. No Voléré emplit la salle, la voix de Chavela Vargas donne des



frissons. Et lorsque les yeux fermés, Gabriel entame son solo, l'émotion est palpable. L'espagnol et le portugais sont des langues assez proches, et le jeune Angolais perçoit sûrement le sens des mots, dont on imagine tristement l'écho dans le cœur d'un enfant en exil... « Je ne reviendrai pas / Je te le jure au nom de Dieu qui me regarde / Je te le dis pleurant de rage / Je ne reviendrai plus. »

L'atelier se termine. Le groupe de Rozenn rejoint la salle. Et si plus tôt, Moktar avouait ne pas aimer danser, il ne nous avait pas préparés à la beauté de sa plume : « Je me souviens qu'il faisait un peu chaud et moi j'avais froid. Je me souviens de la peur que j'ai eu quand je me suis rappelé que

j'avais nulle part où aller dormir, manger et à plus forte raison prendre une douche. Je me souviens quand je suis descendu du bus à la gare, j'avais l'impression que tout le monde me regardait et savait que j'étais étranger ou migrant comme ils aiment dire. Je me souviens que j'avais faim. Et j'avais peur de tout et de rien [...] C'était le 22 août 2017, et c'était un jour inoubliable car c'était mon premier jour en France. »

1. Andienne éducatrice pour l'Aide sociale à l'enfance chargée d'accueillir des jeunes migrants, elle a choisi de démissionner pour écrire *De rêves et de papiers*, 547 jours avec les mineurs isolés étrangers (Éditions La Découverte).

Samantha Rouchard

Numéro Spécial dédié au festival *C'est Pas du Luxe* du *Ravi* en septembre 2018